

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Juliette Pomerleau : une gagnante

Juliette Pomerleau d'Yves Beauchemin, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p. Coll. Littérature d'Amérique, 24,95\$.

Louise Milot

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39098ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1989). Compte rendu de [Juliette Pomerleau : une gagnante / *Juliette Pomerleau* d'Yves Beauchemin, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p. Coll. Littérature d'Amérique, 24,95\$.] *Lettres québécoises*, (54), 18–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

par Louise Milot



Juliette Pomerleau : une gagnante

Juliette Pomerleau d'Yves Beauchemin, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 691 p. Coll. Littérature d'Amérique, 24,95\$.

Ayant mis sept ans à produire les cinquante-huit chapitres et les 691 pages de *Juliette Pomerleau*, Yves Beauchemin est en droit d'attendre tout au moins qu'on se tourne la langue sept fois avant de parler de son roman. Un si gros livre, et dont on ne peut pas dire qu'il soit économe de moyens, (nous) débordent de toute façon, un peu comme Juliette Pomerleau elle-même, dont chaque apparition dans l'embrasement d'une porte suscite inévitablement l'étonnement de ses interlocuteurs : d'un côté comme de l'autre, la matière en impose. Celle du livre sera ici plutôt commentée qu'analysée, et par référence à un autre livre qui, lui, a eu tout le loisir de l'être, analysé, et qu'on a du mal à ne pas mettre en regard de celui-ci : bien sûr, *Le Matou*¹.

Qu'on valorise ou non le genre d'écriture que maîtrise Yves Beauchemin, il faut reconnaître que le romancier parvient à créer une forte impression de « facilité narrative », les lecteurs peuvent croire, en quelque sorte, que l'auteur n'aurait eu qu'à laisser se raconter toute seule une histoire pourtant compliquée, mais dont il aurait connu et même dominé par avance tous les avatars. On sait, pour en lire chaque année des tentatives plus ou moins ratées, qu'une telle réussite n'est pas rien, qu'il faut autant d'imagination que de souffle et beaucoup de doigté pour éviter, au fil de plusieurs centaines de pages, tant les longueurs que le ridicule et, par ricochet, la lassitude du lecteur ou, pire, sa pitié. Yves Beauchemin semble avoir évité cela, et mieux que dans *Le Matou* peut-être. La masse de ses lecteurs jugera si elle aura préféré les décors souvent sordides du *Matou*, ses écarts marqués, son déroulement en dents de scies et la duplicité caractéristique de plusieurs de ses



personnages principaux, à ce qu'il faut bien appeler la douceur et l'amabilité de Juliette Pomerleau, sa situation économique facile, la progression solide et linéaire de son histoire, ses succès et sa relative maîtrise de la situation, du début à la fin.

À côté des déboires et des acrobaties pas toujours catholiques de Florent Boissonnault, la destinée de Juliette Pomerleau, malgré bien des difficultés, baigne dans l'huile (sans jeu de mots), et ce dernier roman paraît moins provocant et moins grinçant. Voyons cela.

Au plan du contenu, le personnage de Denis, abandonné par sa mère Adèle au berceau, et élevé depuis par la tante de celle-ci, Juliette Pomerleau, nous ramène en terrain familier, rappelant par certains aspects la vie de Monsieur Émile. C'est d'ailleurs autour de ce jeune Denis que s'articule la quête principale du roman : ayant échappé miraculeusement à la mort dès les premiers chapitres (nous reviendrons sur ces pages capitales), Juliette s'acharne à retrouver sa nièce, la mère de Denis, pour réaliser une promesse (négligée) faite à sa tante mourante. Les retrouvailles s'avèreront

une perturbation en partie inutile, car Adèle, bien que partagée, fera finalement marche arrière vers son ancienne vie. Il n'en reste pas moins que cette configuration de « l'enfant à adopter », encore marginale dans *Le Matou* où la quête de la réussite économique par l'acquisition du restaurant était l'objectif primordial, met cette fois au premier plan, plutôt que des soucis purement mercantiles, des préoccupations, disons, plus humanitaires. Il faut dire aussi que la fortune de Juliette Pomerleau est déjà faite quand commence le roman : 700 000\$, sans compter la propriété. Cette comptable sympathique qui file au volant d'une Subaru laisse ainsi loin derrière elle les modestes rêves de richesse de Florent et les moyens pas toujours honnêtes qu'il était disposé à prendre pour les réaliser. Il faut probablement penser que dans l'univers de ces romans, on est moins agressif et moins marginal si on possède davantage.

On est aussi plus strict avec la morale et les bonnes manières dans *Juliette Pomerleau*. En dépit de relations de camaraderie enfant-adulte qui ne sont pas sans rappeler le sans-gêne de Monsieur Émile avec les clients du restaurant, le petit Denis parle peu mais toujours bien, suit chaque jour sa leçon de piano (il ira même jusqu'à participer à un concert à la salle Claude-Champagne), et n'a rien de la vulgarité du gamin du *Matou* : la kêtainerie, chez lui, ne dépasse pas *Goldorak* et les combattants de la *Galaxie 14*. Et on pourrait continuer : le photographe Clément Fisette, un peu voyeur, n'est que la pâle effigie d'un personnage comme Rosario Gladu : il se repentira à l'extrême de sa brève aventure avec Adèle, dont celle-ci pourtant ne se formalise aucunement, comme le fait remarquer fort justement Juliette Pomerleau.

Enfin, les nombreux lecteurs du *Matou* se demanderont peut-être ce que cette cure d'adoucissement aura laissé dans la foulée d'un personnage comme Ratablavasky : ils seront déçus. Le diable féminin qu'est Elvina Pomerleau, la propre sœur de Juliette et sa copropriétaire, vieille fille mal dans sa peau, désagréable, très désagréable même, voire menaçante, n'est pourtant pas vraiment «diabolique». C'est que, contrairement à Ratablavasky, elle n'a rien d'un personnage mystérieux : Juliette et ses locataires découvrent son jeu à mesure et finissent ou bien par l'ignorer, ou bien par se tirer des pièges tendus, assez facilement.

Au fond, là sans doute est la grande différence et, narrativement, le grand progrès de ce roman : Juliette Pomerleau est une gagnante. Cette grosse femme aimée de tout le monde et qui sait convaincre tout un chacun — avocat, agent d'immeubles, secrétaire, etc. — du bien-fondé de ses nombreux désirs, maîtrise son destin : c'est une «vivante». Son seul échec — son incapacité à convertir sa nièce à de bons sentiments maternels — est un échec bien discutable, dans la mesure où c'est elle, Juliette, la vraie mère de Denis, ce qui se verra d'ailleurs sans cesse confirmée par l'enfant (Je reconnais que cela mériterait analyse). Comparés à cette assurance, les tergiversations de Florent et même ses succès ponctuels de posséder un premier, puis un deuxième restaurant (et même un enfant), ont la fragilité des châteaux de cartes, notamment du fait qu'ils reposent, ces succès, sur une duplicité : pactes plus ou moins voulus avec Ratablavasky, petites malhonnêtetés d'antiquaire amateur. C'est peut-être pour cela que la finale du *Matou* gardait un goût d'amertume et l'éventualité d'un retour de l'esprit maléfique. Ici, malgré quelques nuages et les menaces d'un urbanisme sauvage à Montréal, le ciel est tout de même plus clair.

Ne laissons pas entendre, toutefois, que Juliette Pomerleau ne serait qu'une reprise un peu pâle du *Matou*. D'autant que d'un point de vue où, pour ma part, le roman m'intéresse au plus haut point, celui de son discours sur l'art, Juliette Pomerleau, comme on dit, «met le paquet». Il y a quelques années, posant la question de l'inscription du littéraire dans *Le Matou*, nous provoquions l'étonnement des collègues et des étudiants, les lecteurs n'ayant pas souvenir d'un roman particulièrement loquace sur la question de la littérature³. Ce n'était pas le cas pourtant. Mais il était vrai en même temps que le littéraire de service dans *Le Matou*, l'abbé Jeunehomme, qui organi-



Photo: Athé

sait des diners comme dans les *Rougon-Macquart*, était rendu tellement ridicule dans le roman, et était tellement méprisé de tous y compris de sa propre mère, que le propos, à mon avis essentiel, auquel il servait — rabaisser (ridiculiser?) le mythe de la littérature savante et inutile, pour mettre de l'avant celui d'une littérature utile, voire alimentaire (livres de cuisine, livres de compte, livres sur les antiquités, etc.) —, ce propos, dis-je, finissait peut-être par être occulté.

Dans *Juliette Pomerleau*, un discours sur l'écriture artistique revient en force avec, cette fois, la Musique comme exemple. Quoique modeste, le personnage-support n'est cette fois aucunement ridicule, c'est même un compositeur génie : Bohuslav Martinek. En outre, — et là encore la différence avec l'abbé Jeunehomme est radicale, — Bohu, comme on l'appelle, est l'amant de la plus belle fille du roman, la violoniste Rachel dont la beauté séduit tous ceux qui l'approchent.

Du fait de l'importance de ces deux personnages dans le roman — Bohu et Rachel sont certes les locataires de confiance de Juliette Pomerleau et les gardiens privilégiés de Denis — et bien sûr de l'importance de la musique elle-même dans la construction de l'anecdote, il est impossible au lecteur de *Juliette Pomerleau* de ne pas être confronté à un discours très explicite sur l'art.

Or, la musique dans ce roman, est, de toute évidence, une «médication» (p. 111), bien avant d'être un art. La guérison de Juliette Pomerleau par la musique, dans la première partie du livre, est le préalable, le *sine qua non* et comme le déclencheur de l'organisation

ultérieure du concert, dont viendra la reconnaissance par l'institution musicale, représentée en l'occurrence par Charles Dutoit. C'est Juliette, en toute simplicité et dans l'euphorie de sa résurrection récente, qui réussit là où même Rachel avait échoué : convaincre Martinek de conserver sa musique en l'enregistreur (p. 119).

Dire que Juliette a été guérie par la musique n'est donc pas une façon de parler : elle l'a été littéralement, et la vraisemblance ici est de bien peu d'importance. Les concerts répétés de son ami musicien, dans le salon où on amenait Juliette quasi mourante, ont vraiment tenu lieu, de l'avis même des médecins, de traitement miraculeux; depuis, à chaque faiblesse, ou à chaque moment de fatigue, les enregistrements sur cassettes du *Trio pour piano, violon et clarinette* et d'autres pièces viendront de nouveau et efficacement à la rescousse de cette femme ordinaire :

Ce sont mes nitros, [...] dit-elle gravement. Si mon foie me rejoue des tours, je pourrai riposter (p. 119).

Il ne faut sans doute pas déduire avec trop d'insistance qu'il est exigé de la musique dans ce roman qu'elle soit utile; mais c'est néanmoins un fait qu'elle l'est : éminemment vitale, elle l'aura été pour Juliette, et simplement alimentaire, elle le sera à l'occasion pour le compositeur lui-même, éternel distrait qui ne répugnera pourtant aucunement, à ses heures, à figoler des arrangements pour le Grand Gala de Télé-Métropole ou pour un spectacle de Céline Dion.

On ne s'étonnera pas qu'un tel musicien recherche d'abord à faire approuver

sa musique par les gens ordinaires : Juliette, bien sûr; le petit Denis, son élève ébahi devant certaines pièces et qui se permet des jugements de spécialiste; et Prévost fils, déménageur d'un jour, amant de la belle musique sans le savoir et qui peut siffloter n'importe quoi, y compris de mémoire la dernière sonate du maître. Quand Martinek, demandant son avis à Juliette sur «la version pour piano du scherzo de [sa] nouvelle symphonie» (p. 185) se voit répondre :

Mon cher Bohu, je vous en prie, ne vous fiez surtout pas à mes impressions. Comment voulez-vous qu'une grosse bête comme moi puisse juger un génie comme vous?

son objection est toute prête :

Il n'y a que deux choses qui comptent : la musique... et les oreilles de ceux qui l'écoutent. Tout le reste n'est bon que pour les manuels [...] (p. 186).

Il n'est pas exagéré, je pense, de voir là une conception de l'art, et de l'écriture artistique en général, qui va dans le sens de les croire et de les dire à la portée de «tout le monde», entendez les gens ordinaires. Et il est plausible de penser que ce qui risque d'avoir gagné et de gagner encore beaucoup de lecteurs à Yves Beauchemin, que ce soit à travers *Le Matou* ou à travers les péripéties de la vie de Juliette Pomerleau et de ses amis, ce soit ce parti pris des deux romans — et de son auteur, qui sait? — selon lequel il s'agit là de littérature (comme de musique...) sérieuse, et comment! — n'a-t-on pas parlé de Balzac à propos du *Matou* et de Juliette Pomerleau? — mais uniquement destinée à distraire tout le monde, étant entendu qu'il ne s'agit pas d'une littérature à message³. Quelle habileté en effet, il faut le reconnaître, si un texte — car il s'agit dans ce cas de

bien autre chose que des projets d'un romancier — peut insuffler au lecteur moyen la conviction qu'à la fois il se trouve devant une œuvre importante, sinon franchement géniale, et qu'à la fois il est tout à fait et mieux que quiconque en mesure de la bien comprendre. C'est ce qu'on appelle se tourner la langue sept fois avant d'écrire. □

Notes

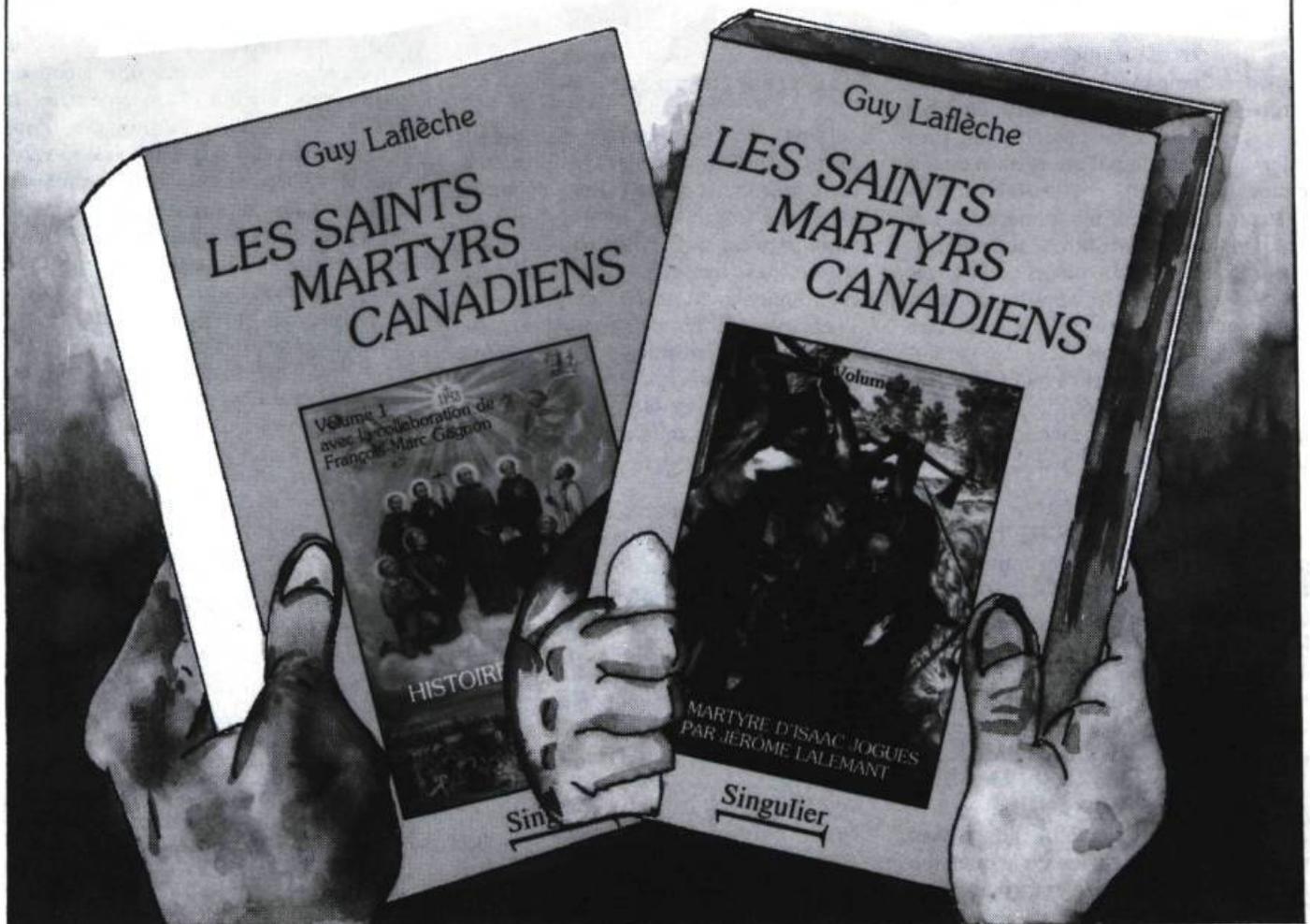
1. Yves Beauchemin, *Le Matou*, Montréal, Québec/Amérique, 1981.
2. Pour un développement de ce compromis, voir Micheline Beaugrand, Louise Milot et Denis Saint-Jacques «L'Inscription du littéraire dans *Le Matou* d'Yves Beauchemin», *Études littéraires*, vol. XX, n° 1 (printemps-été 1987).
3. «Dans mon roman, je ne veux pas faire de leçon. La littérature doit procurer un plaisir esthétique par elle-même. On ne demande pas à une statue de livrer un message», propos d'Yves Beauchemin rapportés par Guy Ferland dans *Le Devoir* du samedi 11 mars 1989.

Singulier

Les Éditions du Singulier: 30, place Giroux; Laval, Qc; H7N 3J2

Série de cinq volumes reliés. Deux volumes parus: vol. 1, 366 p., 35\$; vol. 2, 332 p., 30\$. Les volumes 3 et 4 à paraître en 1990 et 1991 peuvent être achetés par souscription jusqu'en décembre 1989 au prix de 25\$.

En librairie
et chez l'éditeur où on paye par chèque,
mandat, crédit N/C ou Visa.



AVIS: Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que cet ouvrage sur les Saints Martyrs canadiens s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses.